

LES COTEAUX ET LEUR CLARTÉ

Bordeaux a beau être séparée de son autre rive par un fleuve de cinq cent mètres de large, elle vit sous le regard surplombant de ses coteaux. Longtemps vécue comme infranchissable, la Garonne nous a séparé de cette France du Nord qui nous observait de son balcon dominant. Les grandes façades des quais faisaient face, dans l'esthétique organisée de leur puissance économique, à ce monde un peu sauvage de l'autre côté du fleuve.

La Garonne, soumise à l'aller-retour des marées, a la particularité de couler dans les deux sens. Elle ne symbolise pas le temps qui passe, comme n'importe quel fleuve, mais un mouvement cyclique qui s'épuise et se renouvelle plusieurs fois par jour. Lorsque nous traversons le Pont de Pierre et que nous nous aventurons sur la rive gauche, nous découvrons une temporalité qui n'a rien de linéaire.

Après le chantier du futur pont, dont les premières structures, trempées dans l'eau lourde, ont déjà des relents de vieille chose, nous accédons à un ponton désaffecté, mal défendu par une porte grillagée. Ce promontoire, qui pourrait n'être qu'une ruine de ciment et de ferraille, est étonnamment chargé d'énergie. Sa surface solaire, médaille de nuages fossilisés, tournée vers un ciel qu'il reçoit de plein fouet, est une inextricable géographie de raretés : herbes nanifiées, territoires finement encastrés, histoires illisibles

mais offertes, rouilles cristallisées qui prolifèrent comme des mycoses, microscopiques intentions, biotope singulier qui attend nos pieds nus, nos rêveries d'après-midi. À ses pieds, l'eau sombre se noie elle-même dans une fécondité grimaçante. Ce ponton semble détaché d'une usine ou d'une gare. Le bas des coteaux est en effet envahi de bâtiments hirsutes dont les activités semblent dérisoires, de rails qui s'engluent dans le ciment ou l'herbe sèche, d'arbres géants qui serrent de près des murs en brique, comme pour fabriquer une cour d'école en pleine rue. Des pièces métalliques aux formes incompréhensibles, échouées sur des terrains vagues, empruntent le statut d'œuvres d'art en attendant de se dissoudre dans la chaîne de l'industrie.

Sur cette rive gauche, le ciel est indubitablement investi. Le Pont d'Aquitaine, énorme charpente, rehausse très efficacement un plafond pourtant bas. Cet ouvrage, de ciment et de métal rouge, qui brandit des bras désabusés, toujours en réparation et en projet, semble cependant indestructible, énorme fait accompli qui refuse toute histoire et soulève loin des hommes le flux tendu des automobiles. Le TGV passe sans toucher le sol, surélevé par un aqueduc, au-dessus d'un vieux Lormont indifférent. Plus loin, la gare multimodale de Cenon imite une carlingue d'avion, suspendue au-dessus de l'avenue Thiers, traversée de trains volants. Un peu partout, sur les collines, de grands édifices s'élèvent comme des phares. Je vois que les châteaux d'eau se surmontent d'antennes, que s'érigent de hautes tours de communication, usinées comme des jouets anciens. En montant la colline depuis le Bas Cenon, après avoir quitté

les maisons familiales, dont l'une affiche « Cenon Plage », je découvre, en pleine pente, les immeubles Beau Site, menhirs inattendus entourés de chênes aux formes gothiques. La pente raide étonne et semble allonger les arbres. Elle étire aussi les immeubles vers le haut. Les bâtiments, qui me font penser à des lycées ou des laboratoires, classifiant les appartements comme des savoirs ou des œufs, se haussent au-dessus des arbres pour fixer la lentille du ciel. Des prés se cabrent au point que je tombe de vélo. De cet endroit, le ciel est éloigné comme au bout d'une cheminée, repoussé par les troncs interminables. Sur les sommets, les ruines à ciel ouvert de la maison de retraite inachevée de Floirac ou l'ancien temple réformé de Cenon me rappellent la vocation de cadran solaire des pontons oubliés. Sur une prairie culminante, je rejoins les dômes clairs de l'observatoire de Floirac. Ces tours tronquées, coiffées de blanc éternel, sont éparpillées sur l'herbe au hasard, comme si l'exactitude scientifique relevait de la fantaisie. Ces machines optiques, silencieuses, sans énergie propre, passives, sont des miroirs rigoureux du ciel nocturne. Elles sont hermétiques, étanches, pour conserver sans perte les nuits infiniment grossies qu'elles traduisent et qu'elles stockent. Ailleurs, des passerelles traversent les autoroutes. Même les tombes du cimetière Saint-Romain de Cenon sont aériennes, disposées en gradin au-dessus des accidents météorologiques du fleuve. La mémoire des morts a cet aspect inusable de l'altitude. L'air est pur et la vision de Bordeaux, qui pourrait de haut ressembler à un gigantesque cimetière, est un privilège que l'on peut offrir aux disparus.

M'épuisant en vélo sur les multiples pentes qui se multiplient sous mon effort, j'ai l'impression, de passerelles en promontoires, de plateaux en perchoirs, de ponts en chemins transversaux, de parcourir un grand huit.

Mais les coteaux sont également habités de niches, d'orifices, de terriers comme pour se défendre d'une exposition trop solaire. Les parcs sont creusés dans d'inextricables forêts, les anciennes carrières ont troué le calcaire de kilomètres de couloirs géométriques, l'église troglodyte de Lormont est enfouie comme un tombeau, les chemins du Parc de la Burthe ou du Cypressat sont enterrés dans la végétation, les échoppes du vieux Lormont dissimulent sous des ombres potagères des trésors végétaux et floraux.

Je me suis perdu dans les parcs de la Burthe et de l'Ermitage. Les chemins tournent en rond et j'étais parti sans boussole. En pleine descente et en roue libre, dans le parc de la Burthe, un peu inquiet de l'obscurité végétale qui se refermait et d'une humidité qui collait aux roues de mon vélo, j'ai aperçu une guirlande de lampions. Une musique, aux parfums radiophoniques, traversait les feuillages. Je me suis retrouvé malgré moi dans un appartement en pleine forêt. Presque gêné, avec mon vélo, d'être dans une chambre à coucher, avec son lit, sa table de chevet, sa chaise familiale, j'occupais le circuit d'une exposition artistique. L'appartement, ouvert à la pluie et enfoui dans l'épaisseur des bois, m'a paru emblématique des coteaux, à la fois exposés et fissurés.

Cette vie souterraine, à la manière d'une rivière de montagne, surgit alors brusquement du sol et tout redevient so-

laire. Les parcs, qui forment une continuité tout au long des collines, se déploient sur des aménagements publics, dégagés, clairs, mouchetés d'objets contemporains comme ce refuge périurbain à quatre lits qui propose un sommeil conceptuel dans le parc de l'Ermitage, ou ces chaises longues en ciment, au design méditatif, qui contemplent un lac aux canards exotiques, ou ces escaliers métalliques, prolongés de promontoires galvanisés, qui nous offrent un peu de vertige, ou ces bancs du Parc du Cypressat, cages à gravât, qui laissent les pieds pendre dans le vide, et proposent à l'œil l'idée pure du rangement. L'ancienne carrière Poliet-et-Chausson, bien qu'évidemment souterraine puisque ses galeries sont enterrées sur des kilomètres, conservent la netteté solaire. La pierre y est blanche, idéale, pure. Les murs intérieurs, les découpes géométriques y fabriquent des pièces qui sont la photographie en négatif des immeubles en pierre de Bordeaux.

Cette luminosité, cette blancheur, éclatent également sur les édifices anciens. Les châteaux, comme celui du Parc Palmer ou du domaine Iris, ou les châteaux de la Bétailhe ou Lestrille, sont remis à neuf, brossés, plus qu'actualisés par des techniques de nettoyage inconnues dans le passé. Ils sont devenus des mécaniques en parfait état de fonctionnement. Anciennement maisons de maîtres, ils passent du privé au public dans une même logique de rénovation. Leurs volets sont fermés. Leur usage est jalousement conservé pour les fêtes officielles. Leur perfection les rapproche des images imprimées, à la netteté irréaliste. Ces demeures restent inaccessibles, sauf dans le sacrement des céré-

monies publiques, cocktails, vernissages. Surgis d'on ne sait où, dans des parcs maîtrisés, ces châteaux m'apparaissent comme des architectures parfaitement contemporaines.

Ainsi, ces vestiges blanchis et actuels ne jurent pas avec les audaces architecturales qui, posées çà et là comme des météorites, adviennent à la manière d'événements astronomiques. La maison Lemoine, de métal et de ciment comme le pont d'Aquitaine, réussit le tour de force d'évoquer l'usure d'un passé révolu tout en affichant les formes futuristes d'une géométrie ambitieuse. Sa piscine, tout en longueur, envahie de mousses, rappelle un ancien lavoir. Les parallélépipèdes rectangles, que l'on suppose être des bancs, apparaissent tombés par hasard comme les symboles de connaissance dans « 2001 l'Odyssée de l'espace ». Le ciment est délavé par les semaines ou les siècles. L'ensemble pourrait être un satellite brûlé au dernier degré d'avoir traversé trop rapidement les heures de notre époque.

Les logements du domaine de Sérillan, en bordure du Parc de la Burthe, sont usinés et sans défaut. Montés sur pilotis, ils pourraient être des véhicules d'habitation. En même temps blindés et ouverts, protégés et exposés, froids et chaleureux, géométriques et vivants, isolés du sol et dévoués à des jardins, ils sont des paradoxes que la vie quotidienne résout. Certains ont pris le parti du bungalow. Vivre chez soi, c'est être en vacances, loin du travail. D'autres ont une allure de mini bâtiments administratifs, presque policés, aussitôt contredits par des jardins mitoyens, tout

en longueur, dans la tradition des jardins d'échoppe, conviviaux et détendus.

Les équipements sportifs du Parc de la Burthe sont des hangars, tentes industrielles éphémères, temples dédiés à la mobilité. Je n'ai vu dans ce parc aucun promeneur, aucun flâneur. Seulement des joggeurs ou des cyclistes sur VTT, à l'activité rationnelle d'entraînement, qui avaient épuisé le mystère des chemins compliqués et réapparaissaient toutes les vingt minutes, appareillés d'engins qui mesuraient leur pouls. Ils arpentaient le parc comme les nouveaux alpinistes, suréquipés, surentraînés, surinformés, qui transforment la montagne en terrain de compétition et en domestiquent l'éblouissement.

La médiathèque d'Artigues-près-Bordeaux, sur pilotis également, est posée, comme venue du ciel, à côté d'une église romane. Encore un astronef qui marque l'irruption, surréaliste, intellectuelle, poétique du ciel. L'objet est isolé, affirmant sa rareté et donc son importance. La culture est aujourd'hui sur pilotis, elle est internationale, elle n'est plus enracinée. Et pourtant, l'aspect incongru de l'objet lui rend ses dimensions locales.

Le vieux Lormont n'est pas plus enraciné que la médiathèque surélevée d'Artigues. C'est plutôt sa situation en creux qui invente son architecture ancienne. D'ailleurs, la place de l'Église, minérale, et organisée comme un jardin à la française, revendique le ciel, l'espace, la modernité, sans contradiction. Le mobilier urbain est résolument contemporain, bancs qui ne dissimulent pas leur masse, chaises en forme de cris pétrifiés, éclairages en perpétuelle alerte, sol

de ciment aux rayures délicates, représentant le plan d'une ville abstraite. Le viaduc du TGV est une frontière sous laquelle je passe, qui sépare cette introduction abstraite du vieux Lormont. De l'autre côté, à la faveur d'une forte pente, apparaissent des végétations tropicales, roseaux flamboyants, arbres exubérants, cèdres du Liban, palmiers disséminés. Des ruelles en escalier me rappellent Montmartre. Des échoppes, elles-mêmes en escalier, fixent obstinément des jardins aux richesses ouvrières, fleurs entêtées, tomates obstinées, vignes aux fruits envahissants, plantes inclassables aux bras rayonnants, accumulation de pots dans un bric-à-brac plaisantin, débordement d'ombres joyeuses et de fraîcheurs aquatiques. Ces jardins, protégés par des portes grillagées, ont la forme allongée des pontons qui surplombent l'eau du fleuve. Ils s'avancent, tels des perchoirs, et leurs lierres tombent à la façon de lignes de pêcheurs.

Cette vie est générée par la forme en pli des collines. Sur les sommets bombés et osseux des coteaux, par contre, les ronds-points, les autoroutes, les carrefours, les parkings ont la lisibilité de grands écrans tournés vers le haut. Le domaine de Dravemont, ensemble d'immeubles d'habitation, brille d'une sincérité lunaire. Les quartiers de pavillon possèdent aussi cette rationalité lumineuse. Cependant, certains lotissements, déjà anciens, malgré des pelouses dominées, concèdent au désordre de vergers, d'arbres tordus.

Cette cohabitation de toutes les époques va jusqu'à détrôner, dans l'église de Floirac, le Christ de sa place cen-

trale, au-dessus de l'autel, pour le suspendre à un pilier, de côté, dans l'ombre. Son absence libère ainsi un vitrail moderne, tout en flammes, aux tons transcendants et libérateurs. Sur les côtés, les vitraux d'époque, plus sombres, servent d'œillères et canalisent l'œil vers la combustion qui remplace le Messie.

Les morts eux-mêmes, encore en rang dans le cimetière de Floirac, profitent, dans le Parc Cimetière au-dessus de Cenon, de la contemporanéité affichée des mobiliers naturels et urbains. Dans ce lieu, tout est humain comme dans un jardin zen. Les bancs, les fontaines, les dallages sont de même texture que les tombes. Les arbres sont petits, urbains, espacés. Les tombes décorent au même titre que les bancs ou les fontaines. Les morts y sont finalement rares, intégrés comme les buissons ou l'herbe maigre. On se croit, là aussi, en haute montagne où la rudesse des éléments rend la nature plus pénétrable, plus ouverte. La mort y a quelque chose de sec, elle devient écriture, passé jardiné, prêt à de nouvelles floraisons, sans exubérance, dans une modestie organisée.

Dans les lotissements, en revanche, comme dans celui de Clairefontaine, aux environs de Floirac, les habitants sont encore rangés en série. Les maisons, qui se répètent, ornées de colonnes à l'américaine, y défendent une prétention qui accepte cependant d'être identique à celle de son voisin. C'est un anonymat privé, un narcissisme sans privilège, une revendication qui veut rester dans l'ordinaire, bref, une juste place, parfaitement mesurée.

Sur les coteaux au-dessus de Bordeaux, tout participe de l'aérien et du géologique, de l'exposition solaire et de la protection secrète, comme en très haute altitude. Les coteaux ont les contrastes d'une habitation, qui se veut fermée et ouverte. Ils sont traversés de rocadés, lignes de trains à grande vitesse, ponts suspendus. Ces voies de communication circulent dans les deux sens, comme le fleuve qui inverse son cours toutes les six heures. Il en résulte un temps complexe, une abstraction de l'énergie, une équivalence brillante de toutes les formes, un renouvellement équitable des mémoires et du présent.

Sur les coteaux, tout est neuf, même le passé.

Jean-Luc Coudray